

## La gueule du monde

À 17 ans, j'ai compris qu'il n'y aurait pas d'autre vie que celle-ci. J'étais insolent, j'allais contre : famille, école, à peu près tout ce qui constituait un groupe, une société, une association d'individus. Je refusais l'idée dominante même si elle était juste, je n'allais pas voir le film à succès, n'écoutais pas la musique du moment. J'étais dans l'ironie, la déconstruction. J'emmerdais le monde et le monde me le rendait bien. J'étais en conflit, j'étais inquiet, je me battais. Je me foutais de la gueule du monde, personne ne comprenait ça. Je riais, aussi. J'avais un meilleur ami – un Italien à moitié Zaïrois, lui aussi un déraciné – avec lequel je partageais des fous rires qui nous pliaient en deux, qui duraient, qui nous rendaient asociaux. On ne pouvait plus aller nulle part ensemble sans que ça nous tombe dessus à un moment ou à un autre. C'était comme si le grand cirque du jeu social nous était dévoilé. Et puisqu'on on était dans la même classe, on a fini par se faire virer de l'école et redoubler notre année. Mais la plupart du temps, j'avancais seul. Avec des gens de passage, rencontrés dans des bars ou des squats, des nuits qui devenaient l'éternité. Je découvrais le noyau dur de la vie, les filles surtout, des femmes plus âgées – et sans doute qu'avec les filles on découvre une part essentielle de l'humanité –, le secret qu'elles me dévoilaient peu à peu à travers leurs corps. La bravoure et la mesquinerie. Il n'y avait jamais assez de beauté ni assez de femmes. J'étais vorace, oral. Tout passait par la bouche : la parole, les cigarettes fumées à la chaîne, l'alcool. Je n'avais pas peur de mourir. J'étais tellement dans le présent, que la soif de vivre équivalait à la pulsion de mort. Je donnais des coups de pied à la lune, la nuit je me postais sur une voie ferrée, en pleine campagne, et j'attendais le dernier moment pour sauter. La locomotive actionnait sa sirène, le train hululait, le déplacement d'air ébouriffait mes cheveux tandis que, les bras en croix, couché sur la terre, je regardais les étoiles, en sueur et haletant. Je me soûlais et puis je traversais une autoroute à pied, j'ignore pourquoi je faisais ça, oui, je sais, parce que j'étais malheureux et les raisons sont les miennes. Je voyais tout ce qui s'offrait à moi : l'abrutissement du travail, la prison de la famille, les contingences, les modèles qui n'étaient pas les miens, la déchéance, la retraite, la maladie et la mort. J'avais l'impression que l'ivresse étirait le temps, comme les voyages et l'amour, les seuls antidotes à mes yeux. J'avais des chagrins qui m'enfonçaient dans des souffrances qui semblaient ne jamais toucher le fond. Je me faisais du mal, je faisais le con, nageais dans le fleuve au milieu de la nuit. J'ai commencé à jouer de la guitare, à donner des concerts. Je riais et je pleurais facilement. J'étais à fleur de peau, j'étais désespéré, j'écrivais des poèmes, des chansons, je buvais de la vodka, brûlais mes pages dans l'évier et oubliais les paroles. J'aimais trop la vie, je la haïssais. Maintenant, je l'aime, tout simplement, apaisé, mais toujours inquiet.

Par principe. Rester inquiet.

Je cherchais.